

Antonio Olinto
Académie Brésilienne de Lettres



Résumé : *La fonction première du roman est de narrer. Je me propose ici de nouer l'évolution littéraire, culturelle et historique du Brésil afin d'organiser ses singularités complémentaires dans une même perspective, qui est celle de l'invention de son devenir.*

Mots-clés : *littérature brésilienne, histoire du Brésil, diversités régionales et d'origine*

Resumo: *A principal função do romance é narrar. Proponho tratar da intrínseca relação entre a evolução literária, cultural e histórica do Brasil a fim de organizar suas singularidades complementares dentro de uma mesma perspectiva, a da invenção de seu próprio futuro.*

Palavras-chave: *literatura brasileira; história do Brasil; diversidades regionais e de origem*

Abstract: *The primary function of novels is to narrate. I propose to show the underlying relationships between the literary, cultural and historical evolution of Brazil in order to organize its complementary singularities based on the perspective of inventing its own future.*

Keywords: *Brazilian literature, Brazilian history, regional and origin diversities*

Le roman tel comme nous l'avons aujourd'hui est l'autre face, l'autre côté de l'histoire de l'homme et de l'histoire du temps. C'est quand une communauté a déjà développé une histoire du groupe qu'il lui devient possible d'imiter les histoires connues et de créer des histoires de fiction.

La poésie a commencé avant la narration de fiction. On commence par chanter pour imiter la voix des animaux, le bruit de la mer et du vent dans les arbres. On commence même par danser. L'homme a dansé avant de raconter une histoire. Il a dansé devant ses dieux et ses déesses, il a dansé aussi pour la pure joie de vivre.

La narration est un art postérieur qui a peut-être commencé quand un homme primitif - un Marcel Proust de la caverne - s'est aperçu que le temps existait et s'est étonné de l'existence de l'avant en tant que situation donnée et de l'existence de l'après en tant que quelque chose qui arrive ensuite. La narration orale a peut-être aussi commencé dans la caverne quand un de ses habitants, probablement le plus fort, est sorti pour chasser un animal que ses compagnons - des hommes, des enfants, des femmes - mangeraient le soir même, et qui, à son retour, a décidé de raconter aux autres de quelle façon il avait tué la bête. En bon raconteur, il a naturellement exagéré son courage pendant le combat. Si le roman moderne a réellement pris la forme d'aujourd'hui après le *Dom Quichotte* de Cervantes, cela fait quatre siècles que le lecteur normal aime lire ce genre littéraire. A partir du *Dom Quichotte*, l'art de la narration imposait sa présence définitive au centre même de la fiction en prose.

A ce moment-là - en 1605 - le Brésil existait déjà depuis plus d'un siècle, et ses premières manifestations en matière d'écrit ont été des lettres de Jésuites qui donnaient des informations sur la colonie et la décrivaient. A quoi s'ajoutaient, pour le théâtre, les farces courtes que le Jésuite, le Père Anchieta, composait et qui étaient présentées à un parterre, farces généralement écrites en portugais mais quelques-unes en tupi, la langue des indiens d'une partie du littoral brésilien.

Deux manifestations littéraires d'alors étaient naturelles au Brésil, la poésie et le sermon, c'est-à-dire la prédication catholique. Dans le domaine de la prédication, un Jésuite, le Père Antonio Vieira, était un maître de la langue portugaise. Il a laissé quatorze volumes de sermons qu'il a prêchés au Brésil, au Portugal, en Hollande et en Italie. Dans la tradition européenne d'alors de la poésie narrative longue, le seizième et dix-septième siècles appartenaient à la poésie, spécialement avec le mouvement poétique de la fin du dix-septième siècle à Ouro Preto, dans la ligne de la Révolution Française, quand un groupe de Brésiliens songea à l'Indépendance de son pays.

Le dix-neuvième siècle a tout changé. Avant l'invasion du Portugal par l'armée de Napoléon, le roi du Portugal, Dom João, VI s'est enfui de Lisbonne et arrivait au Brésil avec sa famille et une partie de sa Cour en 1808. Pendant treize ans la présence de la Cour portugaise au Brésil a rendu possible l'Indépendance du pays en 1822. Le dix-neuvième siècle a été par excellence le Siècle du Roman. Pour le Brésil c'était le Siècle où le roman s'est devenu la lecture préférée de la population.

L'écrivain brésilien José Alencar, né sept ans après l'Indépendance, a été le premier brésilien à lier son nom à la fiction du pays. Il a écrit des romans qui se sont inspirés de la culture, des coutumes et des mœurs des Indiens brésiliens. Son roman *O Guarani*, de 1857, publié d'abord en épisodes puis en volume, a eu un succès extraordinaire. Il publiera deux autres romans indianistes, *Iracema* et *Ubirajara*. Avec ces trois romans, José Alencar a initié un mouvement nationaliste au Brésil, qui s'est développé jusque dans les noms des enfants brésiliens nés après lui. Des noms comme Iracema, Jandira, Peri, Araquém, Jurandir, Ubirajara, Ubiratã, Araci, Juçara, sont encore fréquents du Sud au Nord du pays.

Avant de parler de Machado de Assis, il faut citer le nom de Manuel Antonio de Almeida qui est l'auteur d'un unique roman, *Mémoires d'un Sergent de la Milice*. Ce roman est un chef-d'oeuvre de la littérature brésilienne. Il l'a écrit quand il avait trente ans et c'est à trente ans qu'il est mort dans un naufrage au large de Macaé, une ville de l'Etat de Rio de Janeiro. On sait que Machado de Assis est le grand nom de la littérature brésilienne. Il a laissé une oeuvre qui embrasse le roman, le conte, la poésie, la chronique, la critique littéraire. Son roman *Dom Casmurro* est, dans sa vaste production, comme un exemple de sa position dans la littérature de mon pays.

A ce propos, j'ai eu une expérience littéraire tout à fait différente. J'étais professeur invité à l'Université de Columbia à New York quand mon ami le Professeur William Grossman, directeur de la Chaire Machado de Assis à l'Université de New York, m'a invité à assister à l'un de ses cours. Je lui ai demandé quel serait le sujet du cours. Il m'a répondu : - Un jugement. Un jugement? lui ai-je demandé. Oui, le jugement de Capitu. J'ai choisi deux de mes étudiants pour agir comme procureurs et deux autres pour être les avocats de la défense de Capitu, la femme de Bentinho, le mari du roman *Dom Casmurro* de Machado. La question était : Est-ce que Capitu a trahi son mari? Après une heure de débat, le verdict des sept étudiants qui formaient le corps de jurés était, par cinq votes contre deux: Capitu est innocente. Elle n'a pas trahi son mari.

L'Académie Brésilienne de Lettres a été fondée le 20 juillet 1897. Machado de Assis a été son Président depuis la fondation et jusqu'à sa mort en 1908. Un an après la mort de Machado un journaliste mulâtre, Lima Barreto, publiait son premier roman, *Souvenirs du notaire Isaías Caminha*. Avec lui, c'était le XXe siècle qui arrivait au Brésil. Homme du peuple, bohème, il a écrit un autre chef-d'oeuvre, *La Triste fin de Policarpo Quaresma*, dont un critique comme Oliveira Lima disait qu'il était *Le Dom Quichotte du Brésil*. Menant une vie désordonnée, Lima Barreto meurt en 1922, la même année que celle de la Semaine d'Art Moderne de São Paulo, qui a changé de nouveau la littérature brésilienne. C'était comme si Lima Barreto avait été une liaison entre Machado de Assis et la Semaine d'Art Moderne, qui a produit un roman de Mário de Andrade, *Macunaíma*, considéré comme le document le plus important de notre modernisme.

Un des romans de Machado de Assis, *Dom Casmurro*, expose un des sentiments basiques de la race humaine - la jalousie. On peut dire que la jalousie est partout. Avec le roi David et Othello. Machado présente son jaloux dans *Dom Casmurro*, où l'enfant dit à l'homme : *Mon père, mon père*. L'homme répond, ferme : *Je ne suis pas ton père*. Après quoi, il va au théâtre pour voir *Othello* de Shakespeare et se dit ensuite : *C'était une bonne coïncidence*. Et devant la jalousie d'Othello, il commentait, proche de l'ironie : *Une telle souffrance à cause d'un mouchoir, d'un simple mouchoir*.

Nous savons aujourd'hui que les années trente du XXe siècle ont été l'un des sommets du roman brésilien. De notre révolution avec Vargas en 1930 au commencement de la guerre (1939), voici une liste des romanciers qui ont alors publié leur premier roman - Jorge Amado, Rachel de Queiroz, Graciliano Ramos, Érico Veríssimo, Lúcio Cardoso, Cyro dos Anjos, José Lins do Rego, Vianna Moog,

Marques Rabelo, Emil Farah, Dalcídio Jurandir, Cornélio Pena, José Candido de Carvalho et, ensuite, dans les années 40 et 50, Clarice Lispector, Guimarães Rosa, Adonias Filho, Herberto Sales, Fernando Sabino, Josué Montello, Carlos Heitor Cony, Rubem Fonseca, Nélida Piñon, Geraldo França de Lima, João Ubaldo Ribeiro, Ariano Suassuna, José Sarney, Wanda Fabian, Antonio Callado, Osman Lins, Marcio Sousa, Autran Dourado, José Condé. J'ai mentionné les noms de 33 romanciers. Sur une carte géographique on pourrait situer ces 33 romanciers dans chaque région du Brésil, de Dalcídio Jurandir et Marcio Sousa, en Amazonie, Josué Montello et José Sarney dans le Maranhão et Rachel de Queiroz au Ceará, trois États du Nord du Brésil, jusqu'à Érico Veríssimo et Vianna Moog au Sud.

Et nous avons en ce moment le phénomène brésilien qui s'appelle Paulo Coelho, un des grands *best-sellers* du roman contemporain. Il a, selon les chiffres données par des éditeurs, vendu presque 40 millions d'exemplaires dans le monde, et ses romans traduits en français s'élèvent à plus d'un million d'exemplaires. On peut expliquer ce phénomène, s'il fallait une explication, dans le fait que Paulo Coelho adopte un *approach*, comme disent les anglais, mystique dans tous ses romans. André Malraux avait donné cette réponse à un journaliste qui lui demandait comment il voyait le roman au prochain millénaire qui est le millénaire dans lequel nous sommes depuis dix ans, et Malraux a dit : *Je crois que le roman d'alors sera mystique, ou ne sera rien*. C'est une opinion, mais c'est l'opinion d'un Malraux.

Nous avons aussi une maîtresse de la fiction [Wanda Fabina, ndlr] qui a publié plus de vingt romans en dix ans, à commencer par *Dom Juan enchainé* qui présente Don Juan avec une nouvelle contenance, jusqu'à son dernier livre qui raconte l'histoire d'une jeune fille qui voit la mort sur le visage des gens qui sont près d'elle et qui réellement trépassent le jour suivant.

Je veux évoquer maintenant quatre romanciers brésiliens de notre époque, différents les uns des autres et qui chacun représentent une région du Brésil : Jorge Amado, de Bahia, au Nord-Est ; Érico Veríssimo, de Rio Grande, au Sud ; José Sarney, du Maranhão, au Nord ; et João Guimarães Rosa, de Minas Gerais, au Centre. Jorge Amado a créé sa région natale, Bahia, il l'a ré-inventée, il a révélé le mystère de l'influence africaine à Bahia et il a chanté la joie de vivre. Les deux influences - celle de l'Indien brésilien et celle de l'Africain - ont donné à Jorge Amado le sentiment du divin. Toute la puissance de l'effort créateur de Jorge Amado a atteint les profondeurs où les mots sont nés. Et ses mots étaient non seulement des mots portugais, mais aussi des mots des langues africaines parlées par le peuple à Bahia - des mots iorubás, hauçás, euwês, avec la force des voyelles de ces langues, la même force des langues indiennes. Le brésilien aime les voyelles - Guanabara, Araribóia, Araraquara. Les Yorubás de l'Afrique Occidentale aussi - Iemanjá, Ogbomochô. Et voici le proverbe Yorubá : *Iyá ni wurá, babá ni dígi*, qui veut dire : *Une mère c'est de l'or, un père c'est du verre*. Mais il faut considérer aussi la beauté des histoires de Jorge Amado, de sa population féminine et de la passion qu'il insuffle aux gens de ses romans. Érico Veríssimo, dans sa trilogie, un roman-fleuve, *Le Temps et le Vent*, qui est l'histoire d'une famille, d'une ville, d'une province, d'un pays, raconte en

même temps l'histoire du Brésil de 1923 à 1945 et l'histoire de la formation du Brésil de 1745 à 1945. La colonisation du Sud, la fondation des villes, les conflits avec les habitants primitifs de la terre, les luttes entre familles, l'Empire, la République, la guerre contre le Paraguay. Plus tard, Getúlio Vargas, fils du Sud, arrive au pouvoir comme dictateur - Veríssimo raconte l'histoire de son peuple, les passions, les douleurs, les victoires, dans un roman qui révèle l'esprit d'un pays. José Sarney, du Maranhão, au Nord, est le romancier des gens de la mer et de la mer elle-même. Le Brésil a un littoral de presque 9 mille kilomètres, et Sarney est le romancier par excellence de ce monde liquide qui, au Maranhão, est d'une beauté impensable. Ses romans sont traduits en français, - avec les titres de *Au-delà des fleuves*, *Capitaine de la mer océane* et *Saraminda*.

La géographie de Guimarães Rosa se situe au centre même du Brésil. Loin du littoral, les événements de son roman principal ont lieu près d'un large fleuve, le São Francisco, près de Urucuaia dans l'intérieur de l'Etat du Minas Gerais. La population du roman ne connaît aucune autre ville du Brésil, c'est comme si Rio de Janeiro, São Paulo, Recife et Salvador (Bahia) appartenaient à un autre pays. Les habitants du roman vivent comme les Grecs antiques, leurs mouvements sont motivés par les choses essentielles, la vengeance et l'amour sont leurs sentiments importants, ils luttent, ils tuent et ils organisent des jugements pour condamner leurs ennemis à la mort immédiate. Ils usent le vocabulaire de l'ancien portugais et préfèrent des mots hors d'usage.

Mes amis, je veux vous informer que, à l'époque où le roi Dom João VI vivait au Brésil, notre population était de 4 millions d'habitants. Quand Machado de Assis est né (1839), elle a passé à six millions; quand la République a été proclamée (1889), à 14 millions. Quand je suis né (1919), à 30 millions; en 1950, elle s'élevait à 110 millions; en 1980, à 170 millions; aujourd'hui, on l'évalue à 200 millions d'habitants. Il y a quelques années, l'Académie Suédoise a organisé à Stockholm un séminaire sur la langue portugaise. Le Portugal, le Brésil, l'Angola, le Mozambique, la Guinée portugaise, enfin toutes les régions de langue portugaise étaient là. Deux membres de l'Académie Brésilienne des Lettres ont été invités : Marcos Vinícios Vilaça et moi-même. A l'ouverture de la réunion, un étudiant a demandé la parole pour dire: *Nous sommes ici pour faire quoi? Pour discuter de la langue portugaise?!* Le président, le professeur Per Lundkvist, de l'Académie, a expliqué: *Mon cher, la Suède a sept millions d'habitants. Sept millions de personnes seulement parlent le suédois. C'est pour cela que nous avons toujours une seconde langue, le français, ou l'anglais, pour communiquer avec le monde. La langue portugaise est parlée par deux cents trente millions de personnes. Cette langue nous intéresse.*

Le portugais des romans brésiliens a accepté la contribution des langues d'Afrique et des Indiens qui habitaient et habitent encore la terre ; la contribution des mots juifs, italiens, arabes, libanais, japonais, grecs et d'autres nations qui ont fait du Brésil leur nation, leur patrie. L'univers du roman brésilien est également capable de reproduire la vaste diversité des gens, des mots, des activités, des possibilités, des difficultés, des erreurs même, du pays, sans perdre sa qualité la plus brésilienne - la joie de vivre.